

1979, Days of Heaven

Terrence Malick

Days of Heaven (Les Moissons du ciel), États-Unis 1978, 95 minutes

Carlo Mandolini

Number 189-190, 1997

Cannes 50 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mandolini, C. (1997). Review of [1979, Days of Heaven : terrence Malick / *Days of Heaven (Les Moissons du ciel)*, États-Unis 1978, 95 minutes]. *Séquences*, (189-190), 48–48.

1979

DAYS OF HEAVEN

Terrence Malick

Terrence Malick est sans aucun doute le plus réservé des grands cinéastes. Deux films ont suffi à faire de ce boursier Rhodes et professeur de philosophie devenu réalisateur, acteur, scénariste, producteur, l'un des cinéastes américains les plus remarquables. Dans *Days of Heaven*, la poésie de ses images n'a d'égale que la force de la description des sentiments. Malick raconte ici l'histoire de trois personnes en fuite, un



homme (le jeune Richard Gere, dont c'était le premier grand rôle) qui a commis un meurtre, une femme et une fillette. Tous trois cherchent le Salut et la Rédemption en se faisant embaucher comme moissonneurs chez un riche propriétaire terrien. Entre western, drame social et essai poétique, ce film — somptueusement photographié par Nestor Almendros (d'ailleurs *oscarisé* pour son travail) — est une ode impressionniste à la nature. Grâce à son intensité et à une très belle narration en voix off, le film de Malick revêt une dimension mythique, sinon biblique (la faute, la fuite, la malédiction). Le récit de ces fugitifs devient donc une parabole de l'existence humaine.

Pour Malick, cette existence semble en être une de confrontation constante entre l'individu et son environnement. D'où l'intérêt du réalisateur pour les fugitifs. Déjà dans son premier film, *Badlands* (1974) — qui préfigurait en quelque sorte *Natural Born Killers*, mais en beaucoup plus subtil et profond — le cinéaste s'était intéressé au thème de deux jeunes gens (Sissy Spacek et Martin Sheen) dont l'un d'eux tue par amour. Devenus personnages en sursis, proscrits (de l'Éden?), ils doivent fuir incessamment un châtement qui est pourtant inévitable.

Days of Heaven est un film très peu bavard. Il y a des bruits, de longs moments de silence, des personnages qui communiquent presque par télépathie et puis cette musique lancinante (d'Ennio Morricone, qui cite de larges extraits du *Carnaval des animaux* de Saint-Saëns) qui semble vouloir invoquer l'âme de la nature. Très rapidement, le spectateur comprend que ce film n'est pas comme les autres. *Days of Heaven* est un film à teneur absolument métaphysique que le spectateur doit saisir avec tout son être, en se laissant imprégner par le rythme et la beauté des images.

C.M.

DAYS OF HEAVEN (Les Moissons du ciel)

États-Unis 1978, 95 minutes. **Réal.:** Terrence Malick — **Scén.:** Terrence Malick — **Photo:** Nestor Almendros — **Mont.:** Billy Weber — **Mus.:** Ennio Morricone — **Int.:** Richard Gere (Bill), Brooke Adams (Abby), Sam Shepard (le fermier), Linda Manz (Linda), Robert Wilke (le contremaître de la ferme), Jackie Shultis (l'amie de Linda), Stuart Margolin (le contremaître du moulin) — **Prod.:** Bert et Harold Schneider.

Palmes d'or: Le Tambour
(Volker Schlöndorff) RFA et
Apocalypse Now
(Francis Ford Coppola) USA

Prix spécial du jury: **Sibériade**
de Andrei Mikhalkov-
Konchalovski (URSS)

Prix d'interprétation masculine:
Jack Lemmon pour
The China Syndrome
de James Bridges (USA)

Prix d'interprétation féminine:
Sally Field pour **Norma Rae**
de Martin Ritt (USA)

Prix de la mise en scène:
Terrence Malick pour
Days of Heaven (USA)

L'année américaine: Ouvert d'une façon spectaculaire par le dynamique *Hair*, cet ensorcellement s'est poursuivi avec la puissance envoûtante d'un *Apocalypse Now*, l'ivresse inégalable de l'humour de *Manhattan*, l'avertissement fébrile de *The China Syndrome*, les espaces infinis malaxés par le vent de *Days of Heaven*, le combat syndical d'une *passionaria* syndicaliste dans *Norma Rae* et aussi le débordement pseudo-mystique d'un évangéliste sudiste dans *Wise Blood*. (N° 97)